

Pour en finir avec **MOI**

Création 2005
Radhouane El Meddeb



Photo Antoine Tempé

Contact Administration-diffusion :

Florence Kremper

Mail : lacompagniedesoi@yahoo.fr

Mob : 06 74 68 16 43

Pour en finir avec **MOI**

Conception et interprétation
Radhouane El Meddeb

Lumière
Radhouane El Meddeb et Xavier Lazarini

Musique
Arvo Part

Production
La Compagnie de Soi
Young Arab Theatre Fund
Institut Français de Coopération de Tunisie

Avec le soutien du
Centre National de la Danse pour le prêt de studio (Pantin)

Remerciements
Centre Chorégraphique National de Rennes et Bretagne
Collectif 12, Mantes la Jolie
Studio Emad Eddin Foundation, Le Caire

Durée : 45 minutes

note d'intention

**Comment jeter mon corps dans la bataille ? Comment arriver ?
Comment affronter ? Comment faire la preuve de soi ?
C'est une chose intime et douloureuse preuve de soi que de me
retrouver et me situer dans mon authentique fantasme : LA DANSE.**

Après mon parcours théâtral pendant lequel j'ai toujours fait appel à mon corps pour réagir et exprimer, je décide d'emmenner ce corps, un corps marqué par sa différence, par la solitude, la ville, la modernité, encore plus loin, par-delà les mots... mes maux... retrouvant ainsi la langue d'avant la parole.

Pour l'instant, c'est une création solo imprégnée de mon désordre intérieur, l'expression de mon corps dans un espace vide sur des thèmes d'ARVO PART.

Commencer dans le silence, explorer l'immobilité, observer mon corps, mon volume, aller à la quête de l'itinéraire, du mouvement. Mon incertitude quant à mon désir de faire face au public, comme pour protéger ma fragilité qui demande à se consolider pour en faire la matière et le sujet, Pour en finir avec MOI.

J'interroge par ce biais la relation entre le théâtre et la danse, le geste et la parole, la forme, la narration et l'espace.

Un monologue du corps sans contexte, un monologue en mouvements.

Il s'agit alors d'une approche expérimentale de la danse pour donner à voir les mouvements de mon corps par-delà la performance technique, la maîtrise, le muscle. Avec surtout un rapport intimement émotionnel au corps.

Une expression de l'âme par le corps.

RADHOUANE EL MEDDEB

Me raconter

Me mettre en scène, montrer mon corps, ma masse de chair, dévoiler ma sensibilité, mes sens, ma différence et mon indifférence.

Renouveler mon plaisir intense de retrouver la scène, danser, interpréter.

Me mouvoir, sauter, plier, chuter...

C'est raconter. ME raconter.

Mon errance, ma souffrance, ma jouissance.

MA VIE...

Un bouleversant désir d'être

« On est d'abord frappé par la musique. C'est celle de Smoke, immortalisée par Sylvie Guillem. Mais qu'est-ce que ce garçon trop rond peut avoir à nous en dire ? Soudain, une tension des bras à l'horizontale sert de rappel et d'appel à partir, ou à se départir de ce que l'on croyait trouver là. Que se passe-t-il d'ailleurs sinon un acharnement à recomposer un tout qui s'appellerait corps et qui toujours échappe à la définition, que se passe-t-il sinon cette mise à nu d'un individu qui, par sa seule présence et son désir fou d'être, advient soudain « danseur ».

Pour en finir avec moi raconte donc au contraire une genèse, un commencement, l'histoire fragile qui dit que pour avoir un corps, il faut le faire et que pour être un corps, il faut l'oublier. Le contexte tunisien livre en sous-texte le courage qu'il aura sans doute fallu à Radhouane El Meddeb pour « en finir avec les préjugés » de toutes sortes. Bouleversante, émouvante, cette première pièce est un coup de maître. »

Agnès Izrine, Tunis, Printemps chorégraphique de Carthage | Danser n° 244 (juin 2005)

« (...) Décomplexé. Radhouane El Meddeb a réussi à se faufiler parmi ces jeunes endiablés. Venu du théâtre, ce comédien de 35 ans, un pied à Paris, l'autre à Tunis, s'est prudemment approché de la danse en collaborant avec des chorégraphes comme Nawel Skandrani ou Sofienne et Salma Ouissi.

La danse ne l'a pas raté, elle s'est emparée de son corps bedonnant, peu formaté pour elle (...)

On en a sûrement pas fini avec ce grand garçon rondouillet. »

Marie-Christine Vernay | Libération (12 mai 2005)

The dancer is a poet," proclaimed the chubby man with a passion to move. And he should know. Radhouane El Meddeb may look all wrong to be a professional dancer, but this Tunisian theatre artist imbued with wonderful choreographic insight, proves in his solo Pour en finir avec moi that aesthetic beauty and physical intelligence aren't the preserve of the thin and the muscle-toned.

This moving performer is one of the many reasons why the Danse Afrique Danse festival was so challenging, provocative and fruitful.

By Adrienne Sichel | TONIGHT (May 9, 2006)

Déplacement d'intériorités

Pourquoi l'ombre des pièces de Raimund Hoghe plane-t-elle sur le solo de Radhouane El Meddeb, Pour en finir avec MOI ? Cette association va-t-elle au-delà de l'évidence de l'observation d'un corps hors norme sur un plateau ? Plus secrètement, le lien entre ces deux artistes n'est-il pas à rechercher du côté de ce que la danse fait au théâtre, de ce qu'elle dénoue d'une relation au verbe, de ce qu'elle ouvre comme perspective au sacré, au moment d'opérer par séparation ?

Hors norme. Le corps de Radhouane El Meddeb ne l'est guère que pour quelques kilos « de plus ». Pour en finir avec MOI, son premier solo, n'en contient pas moins des instants bouleversants. Comédien de formation, le Tunisien Radhouane El Meddeb a surtout investi sa dimension physique dans la pratique théâtrale, au point que cette disposition se fasse conflictuelle. Et c'est sur le mode d'un arrachement que le comédien aura vécu sa conquête d'une identité de danseur. Dans son solo, il se montre volontiers de dos, ou interpelle les spectateurs dans d'intenses dialogues de gestes rhétoriques et de lèvres formant des mots demeurant obstinément muets. Car si la danse s'affirme ici en renoncement au théâtre, c'est avant tout dans un refus de toute projection narrative.

Son propos se révèle à cet endroit-là fascinant de contradictions. D'un côté, El Meddeb s'affirme « très heureux dans ce corps parfaitement assumé » et clame sa « joie de danser, depuis toujours, dans toutes les occasions de la vie sociale ». C'est aussi avec une grande facilité que, dans la communauté (réduite) des arts de la scène à Tunis, il a pu fréquenter les cercles chorégraphiques, sans surprendre ; y prendre des cours, et se rendre utile en dispensant son regard sur des projets de danse qui là-bas sont volontiers indexés sur l'expressivité théâtrale (ceux d'Imed Jemaa, par exemple). En fin de compte, il vante l'âge d'or d'une société qui a, certes, ses violences et raideurs conservatrices, mais les tempère d'une réelle générosité et d'une habileté à ne pas aller déranger ce qui est entendu comme secret. D'un autre côté – celui où souffle le vent d'intolérance –, il s'est « toujours su marginal ». Et Pour en finir avec MOI est le lieu « d'une immense douleur, d'une très grande solitude, d'une bataille terrible pour faire advenir à la scène une danse à regarder ». Quelque chose se noue – bien plus que ne se dénoue – au contact des pratiques artistiques françaises, où le corps hors norme pose problème à la porte des cours et des ateliers de danse : « C'est une question de cadrage, d'institutionnalisation culturelle, dont la Tunisie demeure à cent lieues dans son évolution. »

Le MOI avec lequel il faudrait en finir semble être celui d'un dédoublement fictionnel stéréotypé par une certaine tradition théâtrale, afin de permettre une séparation plus intime – celle qu'opère la danse en faisant place à la performance auto-fictionnelle du corps. Le champ chorégraphique paraît tout d'abord un territoire d'emprunt, de conquête escarpée. La déterritorialisation stylistique qu'opère Radhouane El Meddeb ne saurait être totalement étrangère aux jeux de miroirs biaisés que suscite sa circulation entre les deux territoires qui bordent les deux rives de la Méditerranée.

Dans sa nouvelle pièce (en cours de préparation), Hùwà, il chorégraphie pour Lucas Hamza Manganelli. S'il a choisi cet artiste français, c'est en raison de sa familiarité avec la culture arabo-musulmane. El Meddeb se retire ainsi du plateau, posant, qui sait, la distance inquiète d'un nouveau mouvement de révélation. Dans sa vie, il a vécu des périodes de foi intense. Il veut en exhumer la trace corporelle : « Ce type d'intériorité, qui a lien avec l'état de grâce, l'extase, l'aspiration au divin, n'est pas du tout statique, c'est le corps qui la porte. » En la proscrivant, la religion musulmane n'octroie à l'artiste aucune représentation patrimoniale,

plastique notamment, de ses mystères. Aussi le renvoie-t-elle plus radicalement au défi de percevoir l'inconnu, le caché, dans un geste suspendu au bord d'espaces indéfinis, où peut se profiler la perte entre le plus troublant intime et l'intimidation du plus lointain, et supérieur. Confiance est faite au corps pour qu'il entraperçoive ce qui ne peut se voir. Ainsi des chorégraphes contemporains maghrébins en appellent-ils à une conscience complexe de l'incarnation du Verbe et de l'inscription corporelle de la croyance. Ils passent outre la dichotomie simpliste qui sépare chair et spiritualité. Tel Radhouane El Meddeb, ils se situent à un point d'orgue de la séparation – Hùwà se traduit par « Ce lui », désignation en deux mots, et à la troisième personne, mais à côté d'un soi premier, d'un MOI avec lequel en finir.

Gérard Mayen, Pièces d'identités | Mouvement n°40 (juil-sept 2006)

« Je fais ce métier pour disparaître ... »

Thomas Ferrand ///

Radhouane El Meddeb est un artiste au parcours singulier. Ce tunisien, lecteur de Pessoa et de Proust, qui entretient des rapports très étroits avec la spiritualité, est arrivé au théâtre par hasard. Il a travaillé en tant que comédien à Tunis et en France, et a toujours fréquenté la danse sans en être un professionnel. Son corps, à priori, ne s'y prête pas : loin d'être obèse, il affiche tout de même quelques rondeurs. Il décide pourtant en 2004 de passer à l'acte, et de signer deux solos épurés et auto fictionnels : *Pour en finir avec moi* en 2005 et *Hùwà – Ce Lui* en 2006. Depuis, cet admirateur de Pina Bausch et de Claude Régy est interprète dans *1000 départs de muscles*, la dernière création d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux, avant de préparer un troisième solo qui questionne son rapport à la danse et à l'intime.

Thomas Ferrand : Comment as-tu eu l'ambition de créer ton premier solo *Pour en finir avec moi* ? Comment es-tu venu si soudainement à la danse après avoir longtemps été comédien de théâtre ?

Radhouane El Meddeb : C'était une période de doute, où j'avais décidé d'arrêter le théâtre parce qu'il m'ennuyait, parce que j'avais un sentiment de routine. Mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas tout laisser tomber comme ça. Il y a eu un déclic : je me suis rappelé d'un stage avec l'américaine Lisa Nelson, une pionnière de la danse contact. Le premier jour du stage, elle s'est arrêtée pour me demander « *what are you doing ?* » J'avais honte car c'était un stage pour danseurs professionnels. Les danseurs avaient des corps « parfaits », tandis que j'ai toujours eu des « rondeurs ». Elle m'a demandé : « *you are so strange, you are a dancer ?* ». Je lui ai dit que j'étais comédien mais que j'adorais danser. Et elle m'a demandée de développer durant ce stage ce que je faisais parce qu'elle

était intriguée, intéressée. Après avoir arrêté le théâtre, la mémoire physique et affective de mon rapport à la danse est soudainement revenue. Alors je me suis enfermé dans un studio en pensant faire quelque chose de ludique, qui soit une sorte de mise en abîme de la danse. Car je n'aime pas les danseurs qui se prennent trop au sérieux, qui ne savent pas ce qu'est l'expression du visage et qui ne regardent jamais la salle. J'ai pensé faire quelque chose là-dessus. L'état que je traversais à ce moment-là a donné une forme très mélancolique, auto-fictionnelle et intime, un cri du cœur muet, que j'ai écrit entièrement seul, sans aucun regard extérieur. Dans *Pour en finir avec moi*, je ne joue pas, je n'incarne rien, je suis moi.

Thomas Ferrand : Comment es-tu passé de ton premier solo à *Hûwà*, *Ce Lui*?

Radhouane El Meddeb : Jean-Paul Montanari, directeur du festival *Montpellier Danse*, a été très ému de voir *Pour en finir avec moi*. Il m'a proposé de réaliser une seconde création. Aussitôt, j'ai eu la vision de ce que j'allais faire. Je voyais des images et j'entendais des voix. J'ai très vite écrit, dessiné et composé. Mais dans ce soupçon de film, j'ai vu que je n'étais pas sur le plateau, ce n'était pas mon corps que je voyais. Avec *Hûwà*, je voulais me mettre dans la position du créateur pour un autre. J'étais convaincu que je voulais et pouvais être dans la danse. J'avais envie de dire « je suis chorégraphe ». J'ai donc écrit cette création dans le moindre détail. Mais j'ai eu du mal à trouver un danseur, parce que certains ont souvent un rapport très artificiel à leur corps. J'ai rencontré Lucas Hamza Manganelli qui était le moins danseur de ceux que j'ai auditionnés. Je cherchais un « technicien », car je voulais davantage de mouvement et de précision que dans *Pour en finir avec moi*. Lucas a été très honnête en m'avouant qu'il avait fait peu de danse. Mais il me regardait dans les yeux et ça, c'était très important.

Thomas Ferrand : *Hûwà* parle de spiritualité et de sentiment religieux, tout en mettant au centre du plateau un danseur nu. Quel est ton rapport à la religion ? Est-ce qu'*Hûwà* est une pièce autofictionnelle ?

Radhouane El Meddeb : Oui. C'était une expérience auto-fictionnelle très troublante. J'essayais de transmettre à Lucas des choses très intimes. À certains moments, sans que nous nous parlions, nous traversions les mêmes états. *Hûwà*, c'est l'histoire d'un homme qui marche et déambule dans la lumière mais ça raconte aussi mon rapport à la spiritualité, ainsi qu'une expérience que j'ai vécue à Tunis : un jour, je me suis fait enfermer dans une mosquée. Et j'ai marché, attendu, prié, pleuré pendant des heures. J'ai voulu écrire, entre autres, cette expérience. Quand j'étais jeune, j'étais très croyant. Cela frisait même une certaine folie. J'ai eu des visions. Mais c'était aussi une période où je vivais ma marginalité. J'étais en quête de quelque chose de fort, peut-être l'amour, une révélation. *Hûwà*, parle de ça. J'ai lu et appris le Coran qui, pour moi, est un poème extrêmement généreux sur la vie. C'est un film panoramique, un plan séquence, où tu vois des fresques de natures, de personnages, de situations. C'est un texte

très élégant. Je ne parle pas de ce qui se passe aujourd'hui et des interprétations que l'on peut en faire, mais d'un sentiment beaucoup plus noble. J'ai rencontré le théâtre à ce moment-là. Complètement par hasard. J'ai un grand problème avec la religion telle qu'elle est conçue aujourd'hui. Je me sens maintenant étranger chez moi. Je me sens profondément Français. Depuis dix ans que j'ai quitté mon pays, l'environnement a beaucoup changé, les regards sont parfois violents ...

Thomas Ferrand : De la religion au théâtre ... Comment es-tu arrivé à la scène ?

Radhouane El Meddeb : Ma sœur voulait faire du théâtre. Mais mon père, qui était conservateur, refusait qu'elle aille à une audition. Sauf si je l'accompagnais pour la surveiller. Je devais avoir 18 ans et je n'avais jamais vu de théâtre. J'ai passé l'audition avec elle et nous avons été pris. Nous avons dansé alors que je n'étais même jamais allé en boîte. À l'époque, c'était en 1986, j'étais très solitaire, je ne sortais jamais de chez moi. J'ai finalement fait la pièce et ça a été une révélation. Le directeur du Théâtre National de Tunis dirigeait la première séance d'improvisation. Je ne savais même pas ce que ça signifiait. Un comédien a improvisé du Hamlet, et j'ai trouvé ça nul, mais j'étais impressionné. Quand est arrivé mon tour, j'ai déliré pendant une heure et tout le monde a beaucoup rigolé et pleuré. J'étais très ému, et j'ai dit « je ne sais pas ce que c'est, mais je veux en faire mon métier ». Après cette toute première pièce à Tunis, je n'ai pas arrêté de travailler pour le théâtre, le cinéma, la télévision. Mais j'ai aussi travaillé comme dramaturge ou comme éclairagiste pour des danseurs - chorégraphes.

Thomas Ferrand : Comment s'appelle le prochain solo que tu prépares ?

Radhouane El Meddeb : J'avais d'abord pensé à « *Laissez-moi danser* ». Ensuite, j'ai pensé à « *Passion* ». Puis à « *Regardez, je danse* ». Je ne suis pas encore convaincu. Je crois que ce solo est en fait le premier que j'aurais dû faire. À ce moment, je pense que je vais réellement en finir avec moi, c'est peut-être un dernier tour de piste en tant que danseur solo. Pour cette création, je vais relire Genet, Proust et Pessoa, revoir des peintures de Goya. Ce sont des obsessions par lesquelles je vais essayer de sortir quelque chose de personnel. Mon modèle sera aussi les danseuses de Pina Bausch, que je trouve très élégantes et nobles dans cette façon d'aborder le plateau, parfois dans l'errance, tout en sachant ce qu'elles veulent.

Thomas Ferrand : As-tu une idée de ce à quoi ressemblera cette création ?

Radhouane El Meddeb : C'est assez précis. Il y a déjà un rythme, des images. J'ai envie d'être dans une démonstration passionnelle de mon rapport au corps et à la danse, tout en puisant dans la vie réelle. Je veux affirmer mon rapport à la danse parce que c'est un domaine où tout peut advenir au même moment. L'émotion n'est pas statique, elle est déployée. Ce sera plus que jamais narcissique mais je le défends, car ce sera dans le partage. Je

sais que j'ai envie d'être dans une boîte rouge sang, très vif, comme dans une boîte à musique. J'ai rêvé de ça. Et l'enjeu de cette pièce serait de ne pas m'arrêter de danser, d'être dans un état fiévreux, dans un rapport vertigineux au mouvement, jusqu'à la disparition. Car je fais ce métier pour disparaître. D'ailleurs, je vis très mal ce moment imposé de saluer à la fin d'un spectacle. Ça été inventé à un moment donné pour saluer le roi dans la salle. Mais aujourd'hui, on ne raconte plus la même chose, ça se passe ailleurs que dans ce genre de conventions. Quand je joue, je rentre dans quelque chose de tellement fort et d'obsessionnel que je n'arrive pas à faire cette cassure. Quand un spectacle m'émeut, je n'applaudis pas. Et ça n'a rien avoir avec de la prétention.

Thomas Ferrand : As-tu déjà des pistes concernant les matériaux sonores que tu voudrais utiliser ?

Radhouane El Meddeb : J'ai grandi avec la radio française de Tunis qui passait de Jacques Brel à Oum Kalsoum en une seconde. Parfois, j'apprenais à chanter du Ferré et du Piaf et tout de suite après, j'enchaînais avec une chanson tunisienne. C'est assez particulier. Je peux passer très vite du tunisien à l'italien au français. J'ai envie que cette schizophrénie sonore soit présente. Et puis j'ai envie de danser sur des chansons de personnalités atypiques, comme Oum Kalsoum qui a chanté l'amour toute sa vie sans jamais être tombée amoureuse. Je réfléchis à réaliser une danse orientale sur un son qui ne le soit pas. Je vais chercher des décalages, sans tomber dans le folklore.

Thomas Ferrand : Comment définis-tu ton rapport à l'autofiction et à la danse?

Radhouane El Meddeb : Il y a une unité qui est toujours là, qui sont mes rondeurs, mon rapport à l'espace et à la musique. Mon plaisir d'exister sur un plateau. Je cherche à être en communion avec le spectateur. J'essaye de donner à mon travail une sorte de noblesse, de fragilité en même temps que de précision. Sur le plateau, je suis très maniaque, car je n'ai pas envie de rester dans la moyenne, je rêve d'atteindre une certaine puissance. Ce n'est pas de la prétention, mais une sorte d'idéalisme. Je vais jusqu'au bout de ce que je perçois intérieurement, je rapporte au corps la sensation du réel, la matière du vécu. Mais mon rapport au narcissisme et à l'autofiction est très humble. Chacun est dans son moi. Chacun est une entité. C'est une manière de se préserver. Personne n'est une masse. C'est comme ça que le monde se construit. Je ne peux pas me confondre. Je suis une boule de nerfs et de contradictions. Et j'essaye de m'inscrire avec ça dans un rapport à l'autre. Je ne pense pas que la création puisse être véritablement collective. En Occident, quand tu dis « je », cela prend des proportions énormes. Alors que c'est juste pour moi une manière d'assumer ma sincérité.

Thomas Ferrand : Pourquoi la danse plutôt que le théâtre ?

Radhouane El Meddeb : Je ne me pose pas la question de la forme. Mais inconsciemment, je résiste à parler. Je trouve que l'Occident à un problème

avec le mot, qu'il en abuse. Tout a été dit ici, tandis qu'au Maghreb, rien n'a été dit. Culturellement et historiquement, les Arabes sont des poètes qui se sont mis tardivement à écrire. En France, les comédiens qui prennent des risques sont rares. La plupart sont des perroquets qui ne font confiance qu'au mot. Ce qui me passionne dans la danse, c'est de passer par des états et des émotions très contradictoires en même temps. Des temps, des rythmes et des espaces incertains. C'est permis, et c'est plus facile que dans une forme dramaturgique narrative. En cela, la danse représente pour moi la liberté. Je travaille toujours en rapport avec une pensée, un mouvement, une émotion. Mais j'essaie aussi d'établir des fractures, de déconstruire. Je travaille avec beaucoup d'intuition et de manière très artisanale. Quand je travaille comme dramaturge avec des danseurs, je peux parler pendant dix minutes pour expliquer ce que je cherche et eux traduisent par « c'est une échappée, ou une diagonale ». Et moi je leur dis : « non, ce n'est pas une diagonale ». Je n'ai pas ce jargon. Ça ne passe pas par-là, c'est une longue histoire. Je ne passe jamais par le développé. Je ne dis jamais « plier ». Lucas me disait « vas-y, dis-moi de plier », mais je ne peux pas, parce que si je dis ça, j'interromps tout un processus et je n'y crois plus. Là où il y a corps, il y a mouvement. Et là où il y a du mouvement, il y a de l'histoire.

Thomas Ferrand : Après trois solos, est-ce la seule forme qui te convienne en danse ? Ou envisages-tu de passer un jour à une forme plus vaste ?

Radhouane El Meddeb : J'en rêve, mais j'ai besoin de temps, de rencontrer des complices et d'avoir un rapport un peu plus précis à l'espace et au temps. J'ai très envie d'une forme danse – théâtre, avec auteur, danseurs, comédiens, musiciens, circassiens ... Et de confronter des corps dans tous leurs états à du son, sur des thématiques qui me touchent même si elles paraissent très banales : l'amour, la mort, la passion, la haine et puis la folie. Je suis obsédé par la question de la folie et de ces gens qui basculent de l'autre côté. Je souhaite raconter la vie, les gens, le monde. Ce ne sera pas une pièce politique. Même si je suis profondément impliqué, ça ne m'intéresse pas de mélanger l'art à la politique. Mais cette création sera liée à la vie d'ici et maintenant. J'ai envie d'une forme très concrète, et pour cette raison le son devra venir du plateau. Mais comme toujours, ce qui me guide, c'est de donner à voir des moments de vie.

Entretien avec Thomas Ferrand pour « Murmure » | Revue autour des arts et du spectacle -2 007-n° 9

Radhouane El Meddeb, un jeune artiste tunisien, nous invite à partager des moments intimes d'expression corporelle, à travers son monologue personnel avec l'espace et le temps, dans une danse expérimentale sous l'intitulé : « Pour en finir avec moi ». Une création solo et dynamique qui veut refléter des états d'âme et transporter le spectateur dans un univers fragile et à priori restreint.

Formé à l'Institut Supérieur d'Art Dramatique de Tunis, Radhouane El Meddeb est consacré « jeune espoir du théâtre tunisien » en 1996 par la section Tunisie de l'Institut International de Théâtre. Il est recruté ensuite comme comédien dans le

cadre de l'atelier de formation et de recherche du Théâtre National de Toulouse sous la direction de Jacques Rosner. Il commence à travailler avec les plus grands noms du théâtre tunisien et arabe, comme Fadhel Jaïbi, Taoufik Jebali ou Mohamed Driss. Il fait ses débuts au cinéma dans deux films de Férid Boughebir « Un été à la Goulette » et « Halfaouine, l'enfant des terrasses ». Plus récemment, il crée pour Montpellier Danse 2006 un nouveau solo intitulé « Hûwà, Ce lui ». Enfin en 2007, il fait partie de la distribution de « 1000 Départs de Muscle », dernière création d'Héla Fattoumi et Eric Lamoureux.
De quoi il s'agit?

Dans « Pour en finir avec moi » il est vraiment impossible de décrire ce qui se passe sur scène ni d'y retrouver une interprétation cohérente. L'artiste semble entrer dans une dimension qui constitue son monde à lui, mais qui demeure pour nous tout à fait étrange et abstraite. Muet tout au long de la représentation, El Meddeb communique avec le public qu'à travers son corps. L'expression faciale reste cependant plutôt neutre. Le corps devient ensuite l'objet de presque toutes les formes d'usage. Il se mouve, il saute, il se plie, il chute avec différentes vitesses et intensités. Mais le but c'est justement de voir au-delà de la performance technique, la maîtrise, le muscle...

Raconter avec le corps, non plus la parole

La performance commence alors à interpeller plusieurs dimensions. Elle s'interroge par ce biais sur la relation entre le théâtre et la danse, le geste et la parole, la forme, la narration et l'espace. On assiste à une sorte de monologue du corps en mouvement. Une approche qui, bien que dépourvue de contexte particulier, traduit un rapport intimement émotionnel avec celui-ci. « Chacun y trouvera ce qu'il voudra. Je ne cherche pas à introduire des messages prédéfinis. » explique l'artiste. « Je veux rompre avec la parole et revenir à un stade primaire de ce qui existait avant la parole. » El Meddeb se raconte sur scène d'une certaine manière. Il veut nous faire partager les aléas de son existence, l'errance, la souffrance et la jouissance qui l'accompagnent.

La danse - une expression de liberté

Bien que Radhouane El Meddeb n'ait pas rompu entièrement avec le théâtre, c'est néanmoins la danse qui représente pour lui un accomplissement artistique. « La danse c'est pour moi l'expression de la liberté, je me sens très libre quand je fais appel à mon corps pour m'exprimer. » avoue l'artiste. Contrairement aux apparences, cette forme de danse contemporaine éprouve maintes difficultés. « Le spectacle est construit sur des états d'âme qui permettent de retrouver une certaine qualité de mouvement. La fatigue et l'épuisement empêchent l'expression d'une émotion pure. On ne peut pas tricher. »

Piotr Czarzasty | AQUI l'autre façon de partager l'info (30 nov 2007)